

d'autant mieux me comprendre que toi aussi, Kernoe, tu es Breton, et que cependant tu es aussi parmi les bleus...

Kernoe ne répondit pas : son visage était pâle et ses traits contractés.

— Il y a trois ans et plus, poursuivait Delbroy, j'avais déjà navigué, lorsqu'une blessure grave me contraignit à me soigner. Le navire que je montais venait de relâcher à Brest. Débarqué, je me fis transporter dans ma famille, et là je me guéris. Dévoré par le désir de reprendre le mer, je venais de recevoir du commandant Crochetout, qui m'a connu enfant, qui m'a toujours aimé et protégé, l'avis que je pouvais le rejoindre le plus promptement possible à l'Île de France, ajoutant qu'il me réservait un poste d'officier à bord de son navire. Fou de joie, je courus à Brest en traversant la Bretagne, en dépit des dangers de la guerre civile. Aucun navire n'était en partance pour l'Île de France : les Anglais qui bloquaient le port en avaient détruit l'activité. Cependant j'appris là, par une lettre de mon père, qu'un navire qui venait d'entrer à Lorient repartirait pour l'Île de France, mais ce navire attendait sa cargaison, et cette cargaison ne devait être prête que dans deux mois. Rongeant mon impatience, je songai à retourner à Lorient. Je m'arrêtai à Quimper... chez un ami.

Delbroy regarda Kernoe : le matelot demeurait calme et impassible.

— Ne connaissez-vous personne à Quimper ? reprit Delbroy.

— Non, dit Kernoe.

— Quoi ! s'écria l'officier, vous n'avez jamais connu à Quimper une jeune fille habitant avec un vieillard ?

— Je n'ai jamais connu personne à Quimper ! répéta Kernoe.

— Jurez-le !

— Je le jure !

L'officier fit un mouvement brusque.

— Mais, s'écria-t-il, cette jeune fille que vous dépeigniez si bien durant votre délire, c'est celle que j'ai rencontrée, moi, à Quimper, c'est la même, c'est...

Kernoe avait saisi les deux mains de Delbroy et les étreignait violemment.

— Que dites-vous donc ? demanda-t-il d'une voix rauque. Oh ! parlez, parlez, maintenant il faut que je sache...

Une détonation, retentissant soudainement, arrêta la parole sur les lèvres du matelot. Au même instant, une clarté rougeâtre apparut sur la mer à faible distance.

— Qu'est-ce que cela ! s'écria Delbroy en se précipitant vers l'escalier conduisant sur le pont.

Avant de se devoir à lui-même, le second de la *Brûle-Gueule* se devait à la corvette, et il ne l'oubliait pas. Kernoe le suivit. Tous s'élançèrent sur le pont. Un étrange et merveilleux spectacle frappa leurs regards. L'horizon était ombragé par des feux rougeâtres semblables à ceux des feux d'artifice, et cette lueur permettait de distinguer nettement la voile blanche de deux gros navires, qui précédés de leurs chaloupes sondant la route, venaient de franchir la passe et couraient droit sur la *Brûle-Gueule*.

Cette clarté dura plusieurs minutes qui parurent longues comme des siècles, puis elle s'éteignit et tout reentra dans l'obscurité la plus profonde.

— Sept brasses ! cria le sondeur de l'avant.

— Kernoe, prends la barre, commanda Crochetout.

Puis sautant sur son banc de quart :

— Chacun à son poste ! ajouta-t-il d'une voix impérieuse. Allumez un falot et placez-le à l'arrière, que le canot puisse nous rallier. Attention, enfants ! avant une heure nous aurons les Anglais dans nos eaux. Souvenez-vous de la *Queen-Anne*, et vive la France !

— Vive la France ! hurla l'équipage.

La brise de terre avait molli, et la corvette n'avancait plus que faiblement. Kernoe avait repris sa place à la barre ; Delbroy était à l'avant, à son poste de combat.

En ce moment la brise se ranima subitement et une rafale gonfla les voiles.

— Cinq brasses ! cria le sondeur.

— Fais mouiller l'ancre de jet au large, dit Crochetout au milieu du silence le plus profond, et embarque son grolin à l'embarcadere pour nous contre-tirer dans l'abâté.

La corvette, obéissant à la manœuvre, décrit une longue courbe. Elle va achever de virer sous le vent. Les gabiers se sont élancés dans la mâture pour bouliner les voiles, quand un froissement subit de la quille fait battre tous les cœurs.

— Nous touchons ! crient plusieurs voix.

— Silence ! ordonna Crochetout.

Le moment est solennel. Les coups de talons que donne la corvette font vibrer la mâture... bientôt le navire demeure immobile : sa marche est arrêtée.

— Cargue tout, et les embarcations à la mer ! commanda Crochetout. Il faut forcer la corvette à présenter le travers au large. Enfants, tout ce qu'il nous faut c'est pouvoir combattre, et nous combattons ! Allons, de la main, de l'ensemble. Transformons la corvette en citadelle, et recevons si bien les goddems qu'ils nous demandent un laissez-passer ! En avant, mes Frères de la Côte ! Les Anglais, maintenant, n'amarineront jamais la *Brûle-Gueule*.

Et Crochetout, superbe d'énergie et d'audace dans cette horrible situation, bondit au milieu de son équipage, l'électrisant par son ardeur.

Tous se précipitent ; tous ont compris la situation, tous se sentent perdus, tous savent qu'ils vont mourir, mais tous sont décidés à s'ensevelir dans un glorieux tombeau.

— Vive le commandant, et mort aux Anglais ! hurlent les Frères de la Côte avec une énergie sauvage.

— A la mer tout ce qui peut être inutile et gêner durant le combat, vocifère Crochetout.

— Tonnerre ! dit une voix sonore, si *File-en-Vrac* est mort, il aura de belles funérailles.

C'est Nordet dont le canot vient d'accoster, et qui s'élance sur le pont.

— Tu as relevé les Anglais ? demande Crochetout.

— Oui, commandant. C'est la seconde frégate de 40 et un vaisseau de ligne de 80.

— Tant mieux ! notre mort n'en sera que plus belle. Hardi, enfant ! main sur main ! Nous avons de la poudre et des boulets pleins la cale. Delbroy, fais clouer le pavillon tricolore à la corne ! Vive la France.

— Vive la France ! répéta l'équipage enthousiasmé.

## XI

### L'ÉCHOUAGE

C'était l'heure de la marée : le flot se ruait sur la corvette échouée. La brise de terre était devenue presque insensible ; dans la nuit profonde, un pâle reflet formant une traînée lumineuse sur l'Océan indiquait que la lune allait bientôt se lever.

Au moment où la corvette avait touché, au moment où, avant de demeurer stationnaire, elle donnait son dernier coup de talon sur les récifs et commençait à virer, sa quille, rencontrant le banc de madrépores, avait arrêté le mouvement.

La *Brûle-Gueule* présentait sa hanche de tribord au large ; ce qu'il fallait, c'était qu'elle présentât son flanc tout entier, car c'était du large seulement que pouvaient venir les Anglais. Les récifs eussent défendu alors la corvette à l'avant, à l'arrière et du côté de la terre.

Si la *Brûle-Gueule* pouvait parvenir à prendre cette position, elle se transformait alors en citadelle et les Anglais ne pouvaient que la canonner sans tenter l'abordage ; or, pour canonner la corvette, il fallait recevoir le feu de ses batteries et la *Brûle-Gueule*, rase sur l'eau, avait là un avantage que les Anglais ne pouvaient compenser par leur formidable artillerie et leurs quinze cents hommes d'équipage.

Ce qu'il s'agissait donc de faire, c'était d'abord de faire éviter la *Brûle-Gueule* de façon à ce qu'achevant de virer elle présentât son travers, et alors de l'assujettir solidement dans cette position ; puis, cette manœuvre faite, de rendre le navire aussi ras sur l'eau que possible, afin qu'il donnât moins de prise à l'ennemi.